

LA MARQUE DU PLI CHEZ MIRBEAU

L'un des grands combats d'Octave Mirbeau fut de mettre à nu les travers et les vices de son époque : sous les apparences « polissées » et « lisses » d'une société bien-pensante, il s'acharna à démasquer la véritable nature humaine. Dans cette entreprise de démystification, Mirbeau construit toute une symbolique autour du pli, qui joue entre l'enfoui et le découvert. Sous la plume de l'écrivain, les masques s'arrachent, l'étoffe se plisse, la peau se fripe et laisse ainsi entrevoir l'unique douleur de vivre. En fil rouge, dans l'œuvre, le pli fait surface et touche la plupart des personnages, de l'enfant au vieillard, de la naissance jusqu'à la mort.

En frappant ses personnages d'un pli, Mirbeau met l'accent sur ce qui est secret pour mieux le révéler. Nombres de figures mirbelliennes, abritées par les apparences, sont en effet trahies par ce plissement qui fripe en premier lieu leurs vêtements : ainsi, le fameux Edgar, joueur aux courses, porte un pantalon qui fait aux genoux « *des plis en forme de vis* » (*Journal d'une femme de chambre*, 395). « Vis », correspondance phonétique avec « vice », ce qui en dit long sur la moralité du personnage... De même, le chanteur des Bouffes que Jean voit apparaître aux côtés de Juliette, tel un mauvais génie, arbore un « *veston court, aux plis crapuleux* » (*Le Calvaire*, 136), comme le pantalon aux « *plis crapuleux* » (*Sébastien Roch*, 926) du frère chargé de surveiller Sébastien : l'adjectif est éloquent, traduisant parfaitement le monde de bassesses et de débauches dans lequel sont plongés des personnages tels que Jean Mintié ou Sébastien Roch (rappelons que Jean vit collé à une horizontale et que Sébastien subit un viol commis par un Père jésuite).

Le pli de l'étoffe semble aussi annoncer la destinée du personnage, martelée par le malheur : le jeune Sébastien entre au collège affublé d'une redingote taillée dans les reliques de son père qui lui fait « *dans le dos des plis ridicules* » (*S. R.*, 739), symbolisation des moqueries auxquelles il devra faire face par la suite, concentration des dissemblances entre père et fils : le fils ne peut accomplir ce dont le père avait rêvé pour lui-même. Dans *Le Calvaire*, le pli trace la frontière entre les amants, la mort du couple s'annonce dans les gestes de Juliette, celle-ci « *allait, venait, pliait ses robes* » (*L. C.*, 287) dans les malles, signifiant de la sorte son départ de Bretagne, et l'abandon futur de l'amant éploré. L'habit tente encore de travestir l'âme, mais Mirbeau, en le plissant, fausse le déguisement, et dénonce ainsi le mensonge : le surplis de l'Abbé Jules est trop lâche aux manches, il ne lui sied pas, ce qui semble révéler l'incapacité de l'abbé à se plier aux institutions religieuses. « *La voix du Père Monsal reprenait, plus assourdie, s'échappant en petits sifflements, en petits râles, qui se confondaient presque avec le bruit du surplis froissé et le craquement du bois* » (*S. R.*, 796) : le Père laisse libre cours à ses idées perverses dans le secret du confessionnal, et la soutane du Père de Kern, couverte de plis auxquels aiment se pendre les jeunes élèves, semble comptabiliser le nombre de ses conquêtes indicibles.

Glissant sur le vêtement féminin, le pli dévoile d'abord la sensualité toute puissante de la femme : Mathurine et Madame Servière portent

des robes « *aux plis lourds* » (A. J., 419), qui accentuent la beauté de leur corps, égarant le regard et l'esprit de Jules : « *Des yeux étrangement lubriques, lorsqu'ils se posaient sur la nuque de la jeune femme, sur son corsage aux courbes souples et vivantes, sur les plis de sa robe qu'ils semblaient soulever, fouiller, déchirer, avec la brutalité de mains violatrices* » (A. J., 610). De la même façon, Clara attise le désir de son amant en laissant deviner le galbe de ses jambes « *sous les plis collants de sa robe* » (*Le Jardin des supplices*, 251). Le pli inscrit l'ardeur de la chair.

Sous la robe, dans l'intimité du cabinet de toilette, l'étoffe se salit et se fripe, se voue à la débauche : de fait, Juliette laisse voir à Jean ses dessous défaits, le « *désordre de sa toilette froissée* » (L. C., 241) après des heures d'abandon sexuel, Gabrielle, une cocotte amie de Juliette, reçoit Jean « *en matinée de foulard blanc, sale et fripée* » (L. C., 322) et laisse jaillir un sein des dentelles de son peignoir. La femme délurée s'affuble de fanfreluches, d'étoffes aux plis compliqués qui font deviner une sexualité dévorante, un désir de plaire toujours, la fausseté des sentiments et l'amour de l'apparence.

Dans la chair, le pli devient réaction de l'épiderme, creusé par la ride de la débauche, sillonné par les plaisirs. C'est ainsi que M. Xavier, pourtant très jeune, affiche déjà une « *face chiffonnée* » (J. F. C., 265) et qu'une petite fille de treize ans, prostituée, montre sur son visage endormi des marques précoces de flétrissures (*Contes Cruels*, t. II, 366). Le visage du chanteur des Bouffes, « *une face pâle, plissée* » (L. C., 136), accuse le pli de l'excès, et Juliette se transforme, dans son état de fille à plaisirs : « *Plus les jours s'écoulaient, plus la débauche marquait sa chair de flétrissures* » (L. C., 310).

Sur le front, le pli indique l'effervescence de l'esprit : il indique le caractère volontaire du personnage, ainsi Madame Dervelle, « *un pli dur au front* » (A. J., 607), songe à l'héritage de l'abbé Jules. Le pli coupe le front de Juliette « *comme une cicatrice* » (L. C., 206), dans la volupté comme dans la colère, marque phallique du pli « *droit, volontaire* » (L. C., 154) qui dénonce l'abus de luxure dans lequel se vautrent l'amante de Jean Mintié et Clara, comme le dit Claude Herzfeld dans *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*.

Aux coins des lèvres, le pli reflète la dureté, la cruauté du personnage, la noirceur de la nature humaine : ainsi parle le narrateur du *Jardin des supplices* à propos de son ami Eugène, ministre : « *Pour surprendre son âme, il eût fallu voir [...] les deux plis qui, à de certaines minutes, en se débandant, laissaient tomber les deux coins de ses lèvres et donnaient à sa bouche une expression épouvantable* » (J. D. S., 81).

Mirbeau déforme ensuite ce pli, qui touche tout le corps, en bourrelets de chair dénonçant un trop-plein de sensualité, engendrant à la fois répulsion et fascination. Ainsi, Marianne, créature difforme, est la proie de son maître Isidore Lanlaire, servant de « pis-aller » à sa fougue virile, freinée par la froideur glaciale de sa femme et frustrée par l'indifférence de sa jolie bonne Célestine. Comique grinçant et pathétique de ce désir pulsionnel et souverain sur cette Marianne, terrifiée à l'idée d'être enceinte et dont « *les gros doigts s'enfoncent, disparaissent dans les plis du ventre, comme un coussin de caoutchouc mal gonflé* » (J. F. C., 329). Sébastien se sent également attiré par la mère de Marguerite, aux chairs « *ruinées, écroulées, couturées de plis vénérables et maternels* » (S. R., 1015), transposant de la sorte l'image d'une mère qu'il n'a jamais connue.

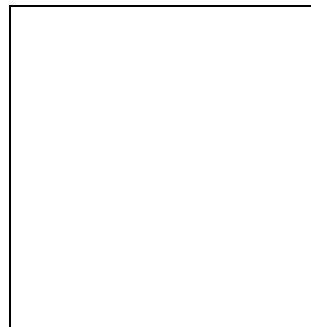
L'écrivain met l'accent sur la douleur incessante de vivre : face au calvaire de l'existence, le pli se révèle être un témoin. De l'enfance à la mort, le personnage se plie à la souffrance. Plier est synonyme de subir : l'esprit et le corps sont soumis à d'innombrables et d'immuables supplices, le pli annonce un destin voué à la douleur. Ainsi, le jeune Le Toulic, camarade de collège de Sébastien, étudie « *le front ridé comme un vieillard* » (S. R., 943) : conscient du cadeau qu'on lui offre (il ne paie pas l'éducation dispensée par les jésuites), il est dans l'obligation de réussir, l'enfance est sacrifiée au devoir qu'il doit accomplir. Georges Robin, petit être souffreteux et malingre, déjà si vieux que sa mère le montre rarement, « *honteuse de son visage fripé* » (A. J., 366), porte sur lui les prémices d'une vie de souffrance. De la même façon, Guy de Kerdaniel, l'un des bourreaux de Sébastien Roch, inscrit sur sa peau la fin précoce de sa vie (il mourra pendant la guerre) : « *Chétif de corps, malsain de peau, marqué sur son front pâli, rétréci, déjà fané, du stigmate des races épuisées* » (S. R., 769). Et Julia, de *Dans le Ciel*, pauvre fleur enfermée dans une misérable loge de concierge, se fripe avant l'âge, aspirant à l'air et surtout à l'amour.

Le personnage grandit, et avec lui les turpitudes et les souffrances :

Lucien, peintre tourmenté et génial, vit « *replié sur lui-même* » (*Dans le ciel*, 127), dans un monde intérieur, hermétique aux autres, subissant les affres de la création : « *Je reconnus vite ce pli mauvais, ce pli terrible qui lui barrait le front, quand il était en gestation de quelque idée et qui annonçait les orages prochains* » (D. L. C., 136). Souffrance de ne pouvoir exprimer ce qu'il ressent dans une œuvre, impuissance à plier l'idée dans une toile. L'Abbé Jules se soumet aux pires tourments moraux, déchiré entre ses désirs et ses répulsions charnels : « *Des rides sabraient, dans tous les sens, son masque verdâtre et maigre* » (A. J., 546).

Aux souffrances morales répondent les souffrances physiques : le pli trace la douleur, indépendant de la volonté du personnage. Juliette, Célestine et Jules sont contraints, à un moment donné, de se plier en deux : l'une se plie sous les sanglots, l'autre sous les douleurs menstruelles, et Jules, « *plié en deux* » (A. J., 473), la face violette « *semble vomir la vie dans un épouvantable hoquet* » (A. J., 473). Le pli se forme, irrémédiable et casse le corps en deux.

De plus en plus profondément, le pli se creuse, marque, se déforme jusqu'à la balafre et devient fatal. Le bourreau du *Jardin des Supplices* porte sur son visage la marque de la cruauté, marque couleur de sang : « *Une seule ligne rouge et arquée reliait encore le coin gauche de sa bouche à la commissure des paupières droites* » (J. D. S., 204). Le pli se transforme en rictus et se fige, sous la torture, sur la peau des suppliciés du bagne : le poète, si cher au cœur de Clara, n'est plus qu'une « *face, pâle, décharnée, sabrée de rictus squelettaires* » (J. D. S., 175). La souffrance physique s'étend jusqu'aux frontières de l'horreur, jusqu'à saturation : sur le faciès du cadavre de la cloche « *dont tous les muscles rétractés creusaient d'affreuses grimaces et des angles hideux, la bouche tordue [...] mimait un rire effroyable de dément, un rire que la mort avait raidi, fixé, et pour ainsi dire, modelé dans tous les plis de la peau* » (Ibid., 240).



*Le Journal
d'une femme
de chambre,*
par Jean
Launois.

Le pli devient symbole d'une mort horrible et pénible, à l'instar de l'existence : la petite Claire, qui contient dans son prénom même toute la pureté et la fraîcheur de l'enfance, meurt, violée et assassinée, et de sa personne, il ne reste plus qu'une forme difforme « *la face broyée, les membres rayés de balafres saignantes* » (J. F. C., 110).

La difficulté de vivre et le mirage de l'existence, voilà sans doute ce que Mirbeau a voulu inscrire dans ce pli, où s'engouffrent toutes les souffrances, toutes les tares humaines. « *C'est vivre qui est l'unique douleur* » (D. L. C., 67), phrase qui résume à elle seule le désespoir de l'auteur face au monde qui l'entoure, lui qui dut également se plier, prostituer sa plume pour vivre. Au cœur du mot SUPPLICE, le PLI se lit, traçant de la sorte le sillon d'une existence inexorablement pliée à la violence et soumise aux apparences.

Élodie BOLLE